BARROUIN (CHARLES-BARTHÉLEMY)

Châlons 1828-31.

Barrouin, Charles Barthélemy, est né à Bourmont (Haute-Marne), le 21 avril 1813. Depuis l'âge de 13 ans, il fut élevé par son oncle maternel, M. de Brême, officier supérieur de l'armée française, en retraite à Saint-Avold (Lorraine).

Son oncle aurait voulu lui voir embrasser la carrière militaire, à l'exemple de ses trois fils qui sont devenus également officiers supérieurs, et dont l'un est mort général, à Montpellier, après la guerre de Tunisie. Barrouin, n'ayant pas d'inclination pour cette carrière, se prépara à l'École d'Arts et Métiers de Châlons, où il entra, comme boursier, le 2 avril 1828. Il s'y fit remarquer par son travail et sa bonne conduite, et, grâce aux excellentes notes qu'il avait obtenues, il resta une année, en qualité de professeur provisoire, à la même école, qu'il ne quitta que le 21 septembre 1833, avec une médaille et le prix d'atelier des forges. On voit déjà, dès cette époque, se dessiner les remarquables aptitudes de notre éminent camarade, qui va bientôt prendre une place importante dans la métallurgie, aux progrès de laquelle il contribuera si puissamment.

A sa sortie de Châlons, il vint à Paris, chez l'illustre constructeur Cavé, mais n'y resta que peu de temps. Il quitta cette maison en 1834, pour être attaché, comme ingénieur, aux forges de Terrenoire, où il ne tarda pas à se distinguer comme constructeur et comme métallurgiste, en modifiant le matériel existant et en faisant d'heureuses créations.

En 1845, il quitta Terrenoire, pour prendre la direction des forges du Creusot, où il resta jusqu'en 1852. Les souvenirs qu'il a laissés dans ce grand établissement, et les bonnes relations d'amitié qu'il avait conservées avec la famille Schneider sont les indices certains des services qu'il y avait rendus pendant son séjour.

Messieurs Petin et Gaudet qui avaient apprécié sa valeur, lorsqu'il était employé avec eux à la Compagnie de Terrenoire, l'appelaient en 1852, à collaborer à la création des vastes établissements qu'ils se proposaient de fonder à Saint-Chamond.

De 1852 à 1864, M. Barrouin dirigea les usines de Saint-Chamond, et c'est pendant cette période de 12 ans que ces usines reçurent les perfectionnements et les développements bien connus du monde métallurgique qui les placèrent, dès cette époque, au premier rang. C'est à ses travaux personnels qu'est due la modification importante du laminoir des bandages sans soudure et des frettes à canons. Il a créé le train à tôles de grandes dimensions et à blindages, ainsi que le nouvel outillage, et, si l'on se reporte au temps où tout cela a été fait, on restera convaincu que l'auteur de ces magnifiques installations a eu le rare mérite d'ètre l'initiateur de la grande métallurgie et d'avoir permis à

la France de maintenir sa marine de guerre au niveau de celles des nations les plus avancées. A ce double point de vue, il a rendu d'immenses services au pays, et son nom mérite d'être inscrit au livre d'or des illustrations françaises.

M. Barrouin quitta les établissements Petin et Gaudet en 1864, et, après un intervalle de deux années, il fonda la Société des Fonderies, Forges et Aciéries de Saint-Étienne (Loire), dont l'importance et les produits sont connus et appréciés du monde entier, et dont la prospérité n'a fait que s'accroître, traversant sans souffrance les plus grandes crises métallurgiques.

Le 13 décembre 1875, l'Italie voulant récompenser M. Barrouin des travaux considérables qu'il avait fait exécuter pour son artillerie de Marine, le nommait officier de la Couronne royale d'Italie.

Le 6 mars 1876, il était nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

M. Barrouin était un travailleur infatigable, et, lorsque les journées lui semblaient insuffisantes pour l'exécution de ses projets, il y employait une grande partie de ses nuits, et bien souvent, les premières lueurs de l'aurore le trouvaient encore à sa table de travail. Il disait que, pour trouver un peu de sommeil, il lui fallait un excès de labeur.

Le travail était devenu une partie essentielle de son existence, à ce point, que dans les dernières années de sa vie, il disait souvent à ceux qui l'entouraient ou qui venaient le voir: « Maintenant que je ne puis plus travailler, je suis devenu inutile, il ne me reste plus qu'à mourir ».

M. Barrouin aimait d'une affection particulière tous ses anciens collaborateurs; il en parlait souvent et d'une manière toute paternelle; il était heureux lorsque ses forces lui permettaient de se retrouver au milieu d'eux.

Pour les anciens camarades, et beaucoup le savent, sa bonté et son dévouement étaient à toute épreuve.

Ses relations étaient dignes d'un pareil cœur; il était serviable à l'excès. Que d'industrieIs ont eu à se féliciter de ses conseils qu'il n'a jamais marchandés!

Après avoir été toute sa vie l'homme du devoir, il a voulu l'être jusqu'à la fin de ses jours, en mourant chrétiennement.

Sa mort, arrivée le 3 novembre 1889, a été un signe de deuil non seulement pour sa famille, mais aussi pour ses nombreux amis. Tous ceux qui ont pu l'accompagner à sa dernière demeure, ont été vivement impressionnés par les paroles que M. l'administrateur délégué de la Société des Forges et Aciéries de Saint-Étienne a prononcées sur sa tombe, en retraçant, en termes émus, toute cette vie de travail, d'intelligence et de dévouement.

Lyon, le 15 janvier 1890.

CHAINE.